

A fond la caisse

Un lutin descend d'un coupé Mercedes bleu nuit, devant l'entrée du Bataclan. Jean, chemise kaki, bonnet de laine vissé sur le front, il n'a l'air de rien. C'est juste un môme, un beur des banlieues. Et puis il s'approche, il parle, ses grands yeux de biche s'illuminent. Trois heures avant la première de son nouveau spectacle, Jamel Debbouze commence son show. Il claque des bises généreuses, tutoie, tchatte, avant même de lier connaissance. Il sautille, tape dans les mains des techniciens, balance trois vanes à ses potes, émaillées d' « enculé », « enfoiré », « ta mère ». Et vif comme une gazelle, s'élanche dans les escaliers jusqu'à sa loge. Le bras droit inanimé (il a été fauché par un train de banlieue à l'âge de 10 ans), reste collé au corps.

En tête à tête, on espère enfin percer l'armure. Mais il se tortille sur le canapé, gigote, tripote son portable, se regarde dans la glace. « J'suis pas beau gosse avec ma nouvelle coupe ? Je sors de chez mon pote Stéphane, le coiffeur de Trappes. » Trappes, c'est sa ville chérie. Il habite toujours là-bas, dans un F3 d'une cité HLM, à côté de papa, maman, les cinq frères et sœurs et les copains. « J'te jure, c'est pas pour entretenir le mythe, ma cité, j'y suis bien. » Le débit est vif, l'accent prononcé, le ton haché, saccadé, déjà épuisant. Jamel sort tout droit d'un jeu vidéo, avec, en guise de mitraillette, une verve de feu. A côté de lui, Louis de Funès fait apathique. A quoi carbure-t-il ? « Ni au tabac, ni à la drogue, ni à l'alcool. Tout le monde me demande si je prends de la coke. J'comprends pas, j'ai juste une énorme pêche. C'est ce métier qui me fait kiffer. J'suis tellement heureux de ce qui m'arrive. »

Et Jamel raconte ce qui lui est arrivé. Il naît et grandit à Barbès, au 56, boulevard de la Chapelle. Le père nettoie les couloirs de métro, la mère les bureaux de Bouygues. C'était pas le luxe, mais c'était gai et chaleureux. Le tchatteur fou devient sincère, presque touchant. Il se souvient d'une enfance « mortelle », entre les parties de foot avec des bouteilles en plastique, les départs pour Casablanca, « entassés à neuf comme des Apaches » dans une Renault 18 break.

Sa mère le rêvait chirurgien. Dix ans plus tard, Jamel joue un standardiste d'hôpital dans « H », la série de Canal+. Elle est ivre de fierté, malgré tout. Le parcours de l'aîné de ses six enfants ressemble à un conte de fées. A 13 ans, il participe à un concours d'improvisation au collège. Une révélation. Huit années en amateur puis en semi pro, le petit Debbouze part disputer les championnats du monde au Québec. En 1993, il joue à l'Institut du Monde Arabe. On lui glisse que François Mitterrand est présent dans la salle. Ça le laisse froid. Mais quand il apprend que Smaïn est aussi là, il flippe à mort. Il fait ses armes dans les cafés théâtres parisiens.

Bientôt, rien ne persiste à ce bonhomme survolté : ni la radio (Nova), ni le cinéma (« Zonzon », « Le ciel, les oiseaux... et ta mère », plus d'un millions d'entrées), ni enfin la télévision, sur Canal+. Le petit beur de Trappes devient l'un des emblèmes de la chaîne cryptée. L'idole d'un public de 15-25 ans, qui se délecte de ses mimiques, de ses flots de blagues parfois vaseuses, de ses remarques sur la vie dans les cités, sur les profs, sur Ophélie Winter et Joey Starr. L'ascension est fulgurante, la célébrité grisante. A 24 ans et 200 000

francs par mois, Jamel s'éclate dans le présent. Aujourd'hui, il est accueilli dans les Bains-Douches comme un nabab. « C'est une vraie vengeance. Il y a cinq ans, on me disait : toi avec ta gueule, tu franchiras jamais cette porte. » Aujourd'hui, il collectionne les montres, les fringues, les paires de chaussures. « Surtout les pompes de riche. J'adore les pompes de riche. » Dans le nouvel univers rose Hollywood de Jamel, il y aussi les « meufs avec qui c'est 62 fois plus facile qu'avant » et les belles bagnoles qu'il casse régulièrement. L'année dernière, il a plié la Ferrari de Guillaume Durand. Jamel ? Un même heureux, « un véritable bébé Cadum », précise-t-il. Jamel n'a peur de rien. Il pousse un coup de gueule à la télévision parce que son ami d'enfance, Nicolas Anelka, n'a pas été retenu dans la sélection pour la Coupe du Monde. Il palpe la généreuse poitrine de Laetitia Casta au Festival de Cannes « pour voir », s'extasie sur la « robe Zavatta » de Catherine Trautmann à la cérémonie des Césars. Sur le plateau de NPA, Jamel apprend le verlan à Françoise Sagan, « histoire qu'elle se mette un peu à la page ».

Mais il ne faut pas se tromper sur ses airs frivoles et je-m'en-foutiste. Jamel est un vrai pro qui gère sa carrière à la perfection. « Je contrôle tout, tout le temps. Je n'ai jamais fait ce que je n'avais pas envie de faire. » Il ne s'énerve jamais, sauf quand on lui demande s'il a une conscience politique. « Je n'ai pas besoin de sortir des mots comme dissolution, résorption, dilatation, pour prouver que la politique m'intéresse. »

Etrange et minuscule bonhomme qui passe ses soirées dans les salons VIP des boîtes de nuit parisiennes et surveille attentivement la scolarité de sa petite sœur, Nawal. Balance des « nique ta mère » à tout bout de champ et prie Allah cinq fois par jour. Rêve de « belles gonzesses en léopard » et d'une maison à Versailles, avec neuf enfants. En attendant, il mène sa vie, comme il conduit ses voitures. A fond la caisse. « Il n'y a aucune chance pour que je fasse pas plus parler de moi que Depardieu. » D'ailleurs, Johnny Depp lui a glissé à l'oreille, dans les couloirs de la cérémonie des Oscars : « Jamel, you are fantastic ! »

Le Nouvel Observateur - Septembre 1999